

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 17

Artikel: Les grandes entreprises lausannoises : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183250>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tous les historiens d'Ignace de Loyola ont rapporté tous ces détails dans le but de donner à la postérité l'idée de l'indomptable courage, de la force d'âme du fondateur de la Compagnie de Jésus. Son énergie était d'une trempe extraordinaire. Il l'appliqua plus tard à l'œuvre qu'il voulut établir; il la fit passer dans ses instructions et dans ses règlements.

Sur son lit de douleur, Ignace médita beaucoup et fortement. Sa première éducation avait été fort négligée. Il n'avait guère lu que des romans de chevalerie, l'*Amadis des Gaules*. Il avait l'âme ouverte à la galanterie et l'esprit aux aventures. Pendant sa maladie il demanda des livres. Au château de Loyola, on ne put lui procurer que la *Vie de Jésus-Christ* et la *Fleur des Saints*. Il lut ces ouvrages comme il avait fait des romans de son enfance, avec exaltation. Il se promit, dès qu'il serait guéri, d'aller en Palestine, à la façon des anciens preux, moitié en chevalier, moitié en pèlerin. L'ascétisme l'avait déjà envahi. Quand sa pensée se détournait du but de son futur voyage, il tombait dans l'extase, il rêvait la solitude, la pénitence, la flagellation, la prière.

La peste se déclare. Ignace diffère son départ pour la Terre-Sainte, mais ne renonce pas à devenir le chevalier de la Vierge. L'*Amadis des Gaules* lui avait mis martel en tête. Il voulut faire la veillée des armes. Une nuit, il s'agenouille devant un autel dans la prière et dans les pleurs. Le lendemain, il suspend son épée à un pilier de la chapelle, donne à un pauvre ses riches vêtements; puis couvert d'un sac, le corps ceint d'une grosse corde, il se dirige à pieds vers la petite ville de Manrèse. A six cents pas de cette ville, une caverne se présente à lui; il s'y glisse à travers les ronces, s'y installe, résolu à livrer à son corps et à son esprit un combat terrible. Au milieu des privations et des mortifications qui l'avaient plongé dans un épuisement mortel, il se voyait rouler au bord de l'abîme, dans les ténèbres du plus affreux désespoir, en proie à la terreur que lui causait le tentateur apparaissant sous la forme d'un ange de lumière. C'est dans cette retraite qu'Ignace de Loyola composa le livre des *Exercices spirituels*, ouvrage qui a une si grande part dans sa vie et qui se reflète avec tant de puissance dans l'histoire de ses disciples. »

Nous venons de voir au Département de l'instruction publique et des cultes (ancienne Maison morale) une très intéressante collection de manuels scolaires et de solides pour l'enseignement de la géométrie. Ces objets viennent des Etats-Unis et se distinguent par un cachet d'élégance uni à ce caractère d'utilité pratique particulier à la race anglo-saxonne.

Un arrangement des plus ingénieux et des plus simples en même temps, permet de décomposer et de transformer instantanément chacun des solides en d'autres corps équivalents. Quant aux manuels, ce sont ceux en usage dans la généralité des écoles

des Etats-Unis. Aux nombreuses cartes et gravures dont ils sont illustrés, on reconnaît au premier coup d'œil que les Américains donnent aux moyens intuitifs une importance considérable et qu'ils nous distancent de beaucoup sous ce rapport. Un détail non moins intéressant à noter, c'est l'exécution matérielle irréprochable de ces livres d'école, dont plusieurs ont réellement une impression de luxe.

Chacun est admis à visiter cette petite exposition, qui semble indiquer que l'autorité supérieure se préoccupe sérieusement des moyens de faciliter l'enseignement.

C'est là, en effet, une des premières réformes à apporter à notre instruction publique..... après celle concernant l'augmentation du traitement des instituteurs, traitement auquel il est urgent d'ajouter quatre ou cinq cents francs le plus tôt possible.



Les grandes entreprises lausannoises.

Le tunnel de Montbenon.

II

Durant de nombreuses semaines, on ne vit dans la vallée du Flon qu'un peu de terre fraîchement remuée, à l'entrée d'une cavité pratiquée au pied de la colline; on eût dit le trou creusé par un mulot au bord d'un champ de blé. — Deux hommes poussaient leurs brouettes vers le talus et comblaient lentement le fonds du vallon, où coule, boueux et fétide, le ruisseau qui reçoit les égoûts de la capitale. Cependant le travail fit de rapides progrès; on put bientôt en juger à la vue des ouvriers venant prendre leur repas du soir et portant chacun une lampe de mineur pour la remplir d'huile; ils étaient arrivés à une profondeur où ne pénétrait déjà plus la lumière du jour. En octobre, le tunnel s'avancait jusque sous l'hôtel de Richemont, et les heureux mortels qui dinaient copieusement à la table d'hôte de M. Ritter ne se doutaient guère qu'à plusieurs mètres au-dessous d'eux de pauvres diables travaillaient, le corps à demi renversé et à la faible lueur de leurs lampes, dans ce souterrain humide et glissant où, à chaque pas fait en avant, il fallait ajouter quelques poutres à la galerie boisée qui protégeait leur travail.

Une autre escouade d'ouvriers avait attaqué la colline au-dessous de la gare et sur la même ligne. Les travaux furent si bien dirigés, les études sur le terrain si exactes qu'un beau jour, vers 10 heures du matin, les hommes travaillant dans la partie supérieure du tunnel aperçurent un bruit sourd; ce bruit devint peu à peu plus distinct; des voix humaines se firent entendre; puis un gros caillou arraché à la paroi de terre laissa filtrer la lumière des lampes qui éclairaient de l'autre côté. C'était exactement au-dessous de la grille de Sainte-Luce.

Des cris de joie éclatèrent des deux côtés; les pioches retombèrent à terre, un profond silence se

fit, et l'un des piqueurs s'écria d'un ton mystérieux :

— Qui êtes-vous, vous qui venez troubler ces profondes solitudes ? Etes-vous des amis ou des suppôts de Satan ?...

Une voix répondit :

— Nous sommes ceux qui percent les montagnes, qui affrontent les dangers, ceux qui forgent le fer, qui taillent le granit et gagnent leur pain à la sueur de leur front !... Nous sommes les travailleurs !...

Alors la première voix ajouta :

— Eh bien ! nous sommes vos frères. Amis, courage, et abattons la barrière qui nous sépare !

A ces mots, toutes les pioches attaquèrent l'obstacle... Les ouvriers se serrèrent affectueusement la main ; les deux piqueurs s'embrassèrent.

Trente lampes de mineurs furent accrochées aux parois du souterrain et formèrent un cercle de feu autour de ces braves ouvriers auxquels une modeste collation avait été ménagée.

Les verres se remplirent et provoquèrent une franche gaité parmi ces hommes dont la tâche avait été jusque là si pénible et qui était encore loin d'arriver à son terme.

Il y avait là des Piémontais et des Français.

Un de ces derniers se plaça sur la petite arête de terre qui marquait encore le point de rencontre, et, levant son verre, entonna, sur l'air de l'Hymne à Garibaldi, des couplets du chansonnier Jean, pleins d'originalité et d'énergie dans le fond comme dans la forme. En voici quelques-uns :

Pour avoir dit, plein de pitié,
A la femme aime, à l'homme sonde !
Satan fut exilé du monde
Et Jésus fut crucifié !
Et le maître dit : Pour ce crime,
Aimer, savoir, n'obéir pas,
A l'homme innocente victime,
Tu travailleras et mourras.

Ici-bas et non pas ailleurs,
Mieux que le prophète Moïse,
Nous fondons la Terre-Promise
Nous qui sommes les Travailleurs !

Nous qui construisons les palais ;
Nous qui logeons dans des masures ;
Nous qui, sur toutes les coutures,
Brodons et maîtres et valets ;
Valets ni maîtres nous ne sommes,
Mais nous sommes sous nos haillons,
Qu'on se le dise enfin, des hommes !
Et nous sommes des bataillons !

Ici-bas et non pas ailleurs
Mieux que le prophète Moïse
Nous fondons la Terre-Promise
Nous qui sommes les Travailleurs !

De concert avec le soleil,
La sueur aidant la semence
A la famille humaine immense
Donne et pain d'or et vin vermeil !

Pour la communion des frères
Nous qui donnons tout, paysans,
Aux Maîtres nous tendons nos verres
Vides depuis dix-huit cents ans.

Ici bas, etc.,

A l'ouïe de cet air si populaire dans toute l'Italie, les Piémontais accompagnèrent le refrain avec enthousiasme. Puis se donnant la main, tous descendirent deux à deux le tunnel.

Le reste de la journée fut laissé à leurs joyeux ébats.
(A suivre.)

Les journaux nous apportent des détails navrants sur la famine qui sévit en Asie Mineure depuis dix-huit mois. Il paraît que le gouvernement turc fut informé dès le mois de juin 1873 qu'une disette était imminente, les récoltes ayant manqué dans tout le pays ; mais il ne prit aucune mesure préventive, et l'on dit même que plusieurs fonctionnaires de l'Etat s'entendirent avec des négociants pour accaparer le blé disponible et produire une hausse artificielle des prix. Quand la population menacée vit partir l'une après l'autre les caravanes qui emportaient les derniers moyens de subsistance, l'indignation la saisit. Des émeutes eurent lieu sur divers points. Au lieu de faire une enquête qui eût amené la découverte des vrais coupables, le gouvernement envoya des troupes pour réduire les mécontents au silence.

C'était en novembre 1873. Toutes les denrées avaient atteint des pris excessifs, le blé était hors de prix. Survint un hiver fort rigoureux ; la neige s'entassa sur les routes, toute circulation devint impossible. Pendant plusieurs mois on ne sut pas au dehors ce qui se passait dans les districts menacés ; on ne l'apprit qu'à la fonte des neiges. Partout, dans les villages, dans les fermes isolées, gisaient des morts. Les malheureux avaient d'abord dévoré tout ce qui leur était tombé sous la main, puis ils avaient péri.

Dès que les routes furent libres, on vit les survivants s'enfuir de leurs demeures désolées et se répandre dans les campagnes en quête de nourriture. En peu de jours, tous les chemins furent couverts de cadavres abandonnés aux vautours et de malheureux se traînant à demi morts d'étape en étape. Des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants venaient expirer sur les places publiques des grandes villes, en vue même des fours où de plus fortunés faisaient cuire leur pain.

Plus de 150,000 personnes ont succombé à la faim !

A DOUARRENEZ

IX

« A moi ! » s'écria Sa Majesté épouvantée.

« Si tu veux te sauver, secoue le diable qui te suit en croupe, » répondit saint Guenolé qui fendait l'air comme une mouette.

Le roi ne savait à quoi se résoudre, quand le saint vint à